

— La ruine, la ruine... Je n'ai pas le sou... pauvre homme que je suis ! Je devrai emprunter les trente mille francs pour vous les donner et vous en demandez cent mille !

De nouveau, Nessyer s'arrêta.

— Il est inutile de me suivre, j'ai dit : il me faut cent mille francs, non pas demain ni ce soir, tout de suite. Vous les avez, je le sais, si vous refusez, je connais quelqu'un qui me les prêtera. Tout ce que contient l'hôtel, l'hôtel, l'hôtel même, est à ma femme, lui reviendra un jour ; par conséquent, la garantie est bonne et, comme je suis pressé, je serai coulant pour les conditions.

— Qu'appellez-vous coulant, s'il vous plaît ?

— Je demande cent mille francs et je ferai un billet du double.

— Ah ! vous savez bien que votre ami William ne pourrait vous laisser dans l'embarras... est-ce qu'il ne vous a pas prouvé...

— Vous consentez ? interrompit rudement Nessyer, c'est bon. Appelez une voiture et allons chez vous.

XX

Assis devant une table de café, au crayon, sur l'envers d'une enveloppe, Georges Nessyer fit ses comptes. Bien qu'il n'eût pas déjeuné et que la journée s'avancât, il ne songeait à prendre quoi que ce fût, le bock demandé restait devant lui, intact.

Nessyer se sentait les tempes battantes, ses oreilles bourdonnaient. De temps à autre, il portait la main à la poche intérieure de sa veste que gonflait une liasse de billets de banque. Il serait moins garni tout à l'heure, le portefeuille, lorsque quinze mille francs seront expédiés à Saint-Jean-du-Pont-Routier et qu'on aura rendu à Givreuse-Parelles la somme prêtée par lui, cette misérable somme dont il a eu l'indélicatesse de parler à Mme Nessyer.

— Ah ! monsieur Givreuse-Parelles ! vous prenez des airs protecteurs, vous défiez les gens de jouer contre vous...

— Tout de même, songea le romancier, il a dû être confondu de me voir lui apporter ses dix mille francs le lendemain de la partie..."

Etonné, oui, Givreuse-Parelles l'a été, admiratif aussi de trouver si

beau joueur un homme qu'il croyait à bout d'expédients. Nessyer devait à cela de ne s'être pas encore vu présenter le billet souscrit par lui. Puisqu'il pouvait payer si aisément, le plaisir était moindre de lui mettre le couteau sur la gorge.

Georges aligna d'autres chiffres, des dettes criardes qu'il ne pouvait plus faire traîner. Tous comptes faits, il lui resterait une somme assez ronde, de quoi attendre dignement la fin des hostilités. Et après ? Il faudrait recommencer l'existence en commun sous l'œil soupçonneux de la comtesse ? Supporter les reproches de Marcelle, subir les airs dédaigneux de Camille ?...

— "Quelle vie" ! grogna Nessyer.

Il pensa au travail qui peut-être le libérerait, mais il ne peut plus travailler. On l'accuse de paresse, non, il ne peut plus ; il ne peut plus ; il n'a plus d'idées, plus d'inspiration, il n'a plus le souffle.

— "Fini, quoi !" !

Et puis il est resté des mois sans rien produire, pas une fois on n'a vu son nom, ne fût-ce qu'au bas d'un article de journal. La petite place qu'il s'était faite il n'a pas su la garder. L'escalier du succès est étroit, nombreuse la foule qui s'y presse. Dès que l'on cesse de jouer des coudes pour défendre la place conquise, d'autres vous repoussent, vous écartent et la prennent ; on redescend, tout est à recommencer.

— "Tout est à recommencer."

Nessyer prononça ces mots à haute voix. Ils l'étonnèrent. Ils lui parurent renfermer à la fois un arrêt et un conseil.

Il paya son bock et s'éloigna.

Oui, il faut recommencer. Et s'il recommençait sur de nouvelles bases ?... Comment, il ne sait pas. Il juge seulement tout à coup trop aléatoires les gains de l'homme de lettres. Il lui faudrait autre chose... une chose qui lui permet de faire de l'Art pour l'Art. Mais quoi... mais quoi ?

Ah ! s'il avait pu disposer, au début de sa vie, des capitaux qu'il a aujourd'hui !

Mais, de fait, que lui en restera-t-il tout à l'heure ? Il aura surtout la satisfaction d'avoir payé ses dettes.

Il regarda sa montre : Givreuse-Parelles devait se trouver à sa banque. Georges cherchait une voiture pour s'y faire conduire, lorsqu'une corne d'automobile le fit remonter sur le trottoir.

La voiture allait très lentement, louvoyant entre les obstacles. C'était un auto prêt pour une longue route, avec des pneus de rechange amarrés à l'arrière. Deux hommes le montaient : le chauffeur et le maître. Celui-ci, Nessyer le reconnut. Il le salua.

— Tiens... Nessyer !... Bonjours... et adieu... Je pars pour un grand voyage... ne sais quand reviendrai.

Nessyer, rapproché de l'auto, le suivait dans ses lentes évolutions.

— Où donc allez-vous ?

— D'abord j'é voudrais sortir de ces rues assommantes, sortir de ce cher Paris... Mais, montez donc, vous allez me faire un bout de conduite jusqu'à la banlieue ; là, vous prendrez une voiture pour rentrer chez vous. Allons, ne pouvez-vous faire ça pour un vieil ami qui s'en va ?

— Soit.

Et il monta.

Un ami, ce Roger Eslau ? Un camarade tout au plus, retrouvé par Georges un peu partout sans qu'une sympathie très vive s'éveillât entre eux, leur donnant le désir d'une intimité plus grande. Mais, en cette heure de crise que traversait Nessyer, une rencontre simplement amicale, avait son prix ; il lui était bon de se distraire de lui-même.

(A suivre)

On annonce la publication de trois volumes de lettres de la feuë reine Victoria, pour le mois d'octobre.

La première épreuve a déjà été soumise au roi d'Angleterre et aurait reçu son approbation.

La reine d'Espagne, qui, paraît-il, doit venir bientôt à Paris, vient d'achever une pièce dramatique dont la représentation sera prochainement donnée à Sandringham. La reine n'en est pas à son premier succès littéraire.